21.

229.

NEANT

SUR

LA REQUÊTE

DU CURÉ

DE FONTENOY,

SON VICAIRE, LE MARGUILLIER, LE MAISTRE D'ECOLE, ET LES ENFANS DE CHOEUR de ladite Paroisse.

Par PHEBUS, le Capucin du Lieu.

A FONTENOY.

M. DCC. XLV.

AVERTISSEMENT.

PHebus le Capucin avertit le Public qu'il donnera inceſſamment un detail de la Bataille de Fontenoy, parce qu'à l'aſpect de quelques Houſards, la peur le ſaiſit ſi fort qu'il ſe ſauva & grimpa au haut de l'arbre preſbyteral de la Paroiſſe, de là au clocher, d'où il a vû avec le Sacriſtain d'icelle, tout ce qui s'eſt paſſé, & rendra le plus fidéle compte qu'il pourra; il rapportera la valeur & l'intrépidité du Roy ſon Maître, & celles des Illuſtres Heros compagnons de ſes victoires; & comme la valeur ne dépend point d'une imagination foible ou forcée, leur éloge ſe tirera de leur action même, dans le naturel; il laiſſera l'art & la fiction à des plumes mieux humectées & mieux entretenues que la ſienne.

Il tâchera d'être ni trop court ni trop négligé; mais comme le Public eſt raiſonnable, il a auſſi trop de compaſſion pour l'expoſer à ſe caſſer le col, en exigeant de lui qu'il n'employe que trois heures pour lui faire le recit d'un voyage où il faudroit au moins un an pour en rapporter toutes les beautez & les circonſtances; il ſçait qu'il y auroit de l'imprudence d'en faire une Capilotade indigeſte, où le ſel & le poivre domineroient plus d'un

côté que de l'autre, & d'en laiſſer encore une partie ſans aſſaiſonnement ; ne voulant pas d'ailleurs ſe donner en riſée ſur une excuſe ridicule d'une indiſpenſabilité de devoirs d'Etat, que le Public à qui rien n'echape, ſçauroit qu'il n'auroit pas, pouvant fort bien diſpoſer de ſon tems à loiſir & à ſon aiſe.

Proteſtant fort pieuſement que quelque avis qu'il ſurvienne, il ne fera ni augmentation ni changement ni d'addition ; & qu'il laiſſera la critique à qui la voudra faire, n'etant pas aſſez ſuffiſant pour ſe croire infaillible & impeccable.

La République Littéraire d'ailleurs ayant le droit de la balance des eſprits & du glaive, il ſe ſoumettra toujours à ſes decrets ſans mauvaiſe humeur & ſans mépris.

5

NEANT

SUR LA REQUESTE DU CURE' *DE FONTENOY.*

LE VICAIRE, LE MARGUILLIER, LE MAISTRE D'ECOLE, ET LES ENFANS DE CHOEUR, par PHEBUS le Capucin.

SAns mentir, Monsieur le Curé,
Vous allez d'un air assuré
Donner en Cour une Requête,
Qui n'est ni juste, ni honnête?
Vous comptez un nombre de morts,
Et vous exigez de leurs corps,
Un droit de mise dans la Terre?
A-t'on jamais vû dans la Guerre,
Un Curé taxer ses Vainqueurs?
Crier pour soi, ses Enterreurs?
Demander sordides salaires,
Pour son, de chaudron, luminaires,
Un chant langoureux, & forcé
De notre Ennemi terrassé?

6

Vous calculez bien à votre aiſe,
Jamais un Commis de Falaiſe
Sçut mieux que vous l'Addition
& la Multiplication ?
Vraiment l'on fera des victoires
Exprès pour enfler vos memoires,
A l'âge de quatre-vingts ans
Etre encor de ces gens friands,
Qui font des rentes caſuelles,
Sur l'eſpoir des Parques cruelles ?
Vous prenez, dites-vous, ſix francs
Pour chaque corps de vos Paiſans,
Et vous croyez ſans avoir honte
Faire aux Guerriers morts, un bon compte ?
En mettant un prix, & marché
A vingt ſols le corps tout haché ?
Ah ! votre conſcience eſt tendre !
Elle en devroit beaucoup plus prendre ?
Nous voïons bien la charité
De votre blanche vetuſté.
Elle compte tant par douzaine,
Par trente, quarante & centaine
Au bout d'un huit ſont trois zeros
Que vous ajoûtez à propos ?
Et vous n'êtes pas une bête,
Vous voudriez ſur jeune tête
Affermir ce bon revenu,
Le coup me paroit ingenu.
Argent ou rente viagere
Eſt toujours choſe mobiliaire.

7

Ce preſent en vos mains compté
Charmeroit votre Parenté :
Et je juge de votre augure
Que la précaution eſt ſûre.
En paſſant la donation,
Sur bras nerveux, plein d'onction:
Dont on connoiſſe le régime
D'une flegmatique maxime,
Qui d'un pas lent, & meſuré,
Conſerve ſon air temperé:
Qui toujours dans bonne cuiſine
N'ait pour office & diſcipline
Que le ſoin de boire & manger,
De dormir & ſe ſoulager?
Que ſes fonctions ſoient parfaites
Sans Medecines indiſcretes,
Qui ſous une précaution
Ont tant fait de migration?
Qui d'une humeur douce & commode
Ne faſſe rien que par méthode:
Tel eſt le juſte fondement
Qui fait votre diſcernement.
C'eſt ſçavoir bannir toute crainte,
Vivre à loiſir & ſans contrainte.
Cherchez dans les Canonicats,
Vous trouverez Chanoines gras
Qui ſçavent après leur Office
Se ménager dans l'exercice.
Mais fuyez ces Abbés dodus,
Qui meurent tous de gras fondus.

8

Encor les valetudinaires :
Ces Malades imaginaires,
Qui veulent près de leur Baſſin
Apoticaire, & Medecin,
Qui n'ont point du tout de ſcrupule,
De faire avaler leur pillule,
Pour des maux que l'on n'eut jamais,
Vous envoyent dormir en paix.
Evitez ces gens à chicane,
Leur langue, & leur plume profane,
Qui tous contre la verité
Font blanchir toute iniquité :
Votre fond courroit trop de riſque,
Ils vous donneroient quinze & Biſque ;
Mais mettrois-je ſur ces Heros
Qui n'ont de plaiſir ni repos,
Et n'ont en tête que victoire,
Qui ne connoiſſent que la gloire
De LOUIS & leur nation,
Et qui toujours dans l'action,
Qu'il pleuve, qu'il neige, ou qu'il glace
Ne peuvent pas reſter en place,
Qui galopent dans les Vallons
A la tête des bataillons.
Tantôt à droit, tantôt à gauche
Font du carnage une débauche :
Qui ſe fourent dans les détroits
Pour attraper les mal-adroits,
Et vont ſaccager les cohortes
Juſques au-delà de leurs portes ;

Les coupent, taillent par troupeaux ;
Et font de leur ſang des ruiſſeaux :
Dans les bois, comme dans la plaine
De tous côtés vont par centaine
Courant après leurs revoltez,
Et punir leurs téméritez :
Non, non ; c'eſt trop riſquer ſa vie ;
Car ſi la fureur ennemie,
Par un revers ſe faiſoit jour,
Adieu ma rente, ſans retour :
Tel eſt, Curé, votre langage,
Et votre avarice eſt plus ſage.
Mais moi, ſans faire le Docteur,
Je vais le guérir de la peur.
Huit mille francs ſont une ſomme
Qui ne ſe permet pas dans Rome,
Ni par tout pour Officier,
Et trois fois en noir pour prier,
C'eſt trop payer votre Muſique,
D'ailleurs les ſectes d'Hérétique
Sont encor à diminuer :
Hors l'Egliſe on doit renvoyer
Ceux qui ne l'adoptent pour Mere ;
Ne connoiſſent pas Dieu pour Pere ;
L'ivraïe eſt avec le bon grain
Sans aucun changement certain,
A quitter la Loi de ſes Peres,
Vous ſçavez qu'on n'y gagne guéres ;
LOUIS veut bien que les bleſſés,
Pêle-mêle tous entaſſés

D'une humanité ſecourable ;
De la même main charitable ;
Soient panſés indiſtinctement
Et traités tous également ?
Pour l'ame ? ſont d'autres affaires ;
C'eſt aux Curés, c'eſt aux Vicaires
A remettre dans leur chemin
Les fourvoiés d'eſprit malin.
Or ſus ? vous n'eutes point de peines,
Aux morts, les paroles ſont vaines !
Dans trois offices ſeulement
Conſiſta tout l'enterrement ?
Il reſte donc la table ouverte ?
Examinons ; je ſuis alerte ;
Quoi ! Pour voir ce beau Champ de morts
On alla gruger vos tréſors ?
Vertu ! le François n'eſt pas gruë,
Et votre portion congruë
Avec le tour des caſuels,
Font bons revenus annuels.
Vous tous Meſſieurs les gens d'Egliſe,
Vous aimez trop la friandiſe,
Les Curés, leurs Niéces, Neveux,
Ne ſont pas gens à voir des gueux ?
Quand on va en Pelerinage,
Chacun apporte ſon bagage,
Manque-t-on de précaution
Quand l'Or fait la proviſion ?
Je prétens, loin qu'il vous en coûte
Que vous devez avoir ſans doute,

Reçû grand nombre de Ducats,
De nos Officiers & Soldats ?
Car le François aime à l'extrême
La gloire de ſon Diadême,
Par tout ſa liberalité
Marque ſa généroſité,
Jamais nation étrangére
N'approcha ſon ame guerriere,
Et ne brilla par la grandeur
De ſes bienfaits, & ſa ſplendeur.
Vous ne prenez pas garde encore
A l'apétit qui vous dévore,
Je vois partout que vous trichez,
De l'or vous vous mal entichez.
Votre Cure n'étoit pas riche,
Dites-vous, ſous la main d'Autriche ?
Et vous eſperez que le Roy
Enrichira le Fontenoy ;
Pour le coup ! voilà toujours comme
On ne peut pas contenter l'homme,
Le Ciel par la frugalité
De quatre-vingts ans de ſanté,
En voulant modérer ſa bourſe
Soutient, & maintient votre courſe ;
Tombez donc avec moi d'accord
Que la ſanté vaut un tréſor ?
C'eſt irriter la Providence
Que déſirer une abondance,
Qui cauſe à tant d'hommes malheur,
Jouiſſez donc de ſa faveur.

Qu'a beſoin l'homme en ce bas monde ;
Faut il qu'il vive en bête immonde ?
Qu'a-t'on à faire de ſon lard,
Si ce n'eſt pour lever Pillard ?
Du couvert, le vêtir, la ſoupe,
Quelque peu de vin dans ſa coupe ;
Petite ſalade, & rôti ;
Je le trouve très-bien lôti.
Qu'il rempliſſe ſon miniſtere,
Soit ſage, à tous doux, & ſincére ;
N'intente rixe, ni procès,
C'eſt le moyen de vivre en paix :
Permettez encor que je gloſe,
Car il me revient autre cauſe ;
En voyant le cours des combats,
Vous pouſſiez tous de grands hélas :
Etoit-ce pour nos mains guerrieres ?
Pour qui, s'il vous plaît, vos prieres ?
Je vous tiens ; parlez ſans mentir ;
Au menteur ſuit le repentir.
Si pour nous, vous étiez perfide ?
Si contre nous, votre ame avide
Ne peut done plus rien exiger ?
Récompenſe-t'on l'Etranger ?
Ses ennemis dans la diſgrace ?
Que la force abbat & terraſſe :
Aux pieds de LOUIS à genoux
En foule vous viendriez tous :
Malgré toutes ſes abondances
Vous écorneriez ſes Finances ;

15

Et de ſes grands & gras troupeaux
Vous feriez maigres étourneaux :
Ayez donc plus de conſcience,
& ceſſez votre impatience,
Ou ſi de votre compliment
Dès qu'il ne viſe qu'à l'argent.
Voyez nous autres tous Poëtes,
Qui ſur la lyre & les trompettes
Rimons tous à tort & travers
Par de grands, moyens, & courts Vers;
D'Epître, Eglogue, Ode, & Poëme,
Recevons-nous aucun Baptême?
Chacun doit prêcher pour ſon Saint,
Phebus n'eſt plus qu'un Capucin,
Les Muſes n'étant plus de miſe,
On leur voit le cul, la chemiſe,
On rougit même d'un métier
Qui nourrit mal ſon ouvrier:
Et malgré le grand Emphatique,
Pegaze eſt devenu bourique,
Le ſel, le ſens, & la raiſon
Sont bannis de ſon horiſon.
Que donne-t'on dans le comique?
Et que voit-t'on dans le tragique?
Point d'inſtructives nouveautés,
Toujours des lambeaux rajuſtés:
Quand une veine vient étique,
Et qu'un Auteur eſt famelique,
Apollon a beau l'animer:
Bonne cuiſine fait rimer.

On voit bien des bouffonneries,
Des piéces de niaiſeries,
Le jeu fait l'opération,
Adieu le ſel & l'onction ;
On ne voit que piéce folâtre,
Et l'on verra ſur le Théâtre,
Bientôt les arracheurs de dents,
Et les vendeurs d'orvietans,
L'eſprit frapé de ce délire,
Le goût de plus en plus s'empire,
Tandis qu'on admire un Acteur,
La farce aux yeux détruit l'Auteur.
Finiſſez muſe babillarde,
Rengaignez votre humeur gaillarde,
Dans ce monde on fait ce qu'on peut,
Ne fait ce métier qui ne veut.
Ainſi Paſteur octogenaire,
De Pellegrin le vieux confrere,
Sommes-nous plus que vous heureux,
Tout ne va pas ſelon ſes vœux.
Comme nous attendez la mane,
Le ſacré comme le profane,
Dans le beſoin ſont tous égaux,
Il faut ſçavoir ſouffrir ſes maux:
Demander à la Providence,
Qu'elle envoye une heureuſe chance,
Le Ciel veut être importuné,
Tout bien compté, tout raiſonné
Il faut toujours être fidéle,
Toujours chanter, marquer ſon zéle:

15

Mais comme il ne vous eſt rien dû
Qu'en tous vos points j'ai répondu.
Et pour m'avoir rompu la tête,
Je mets Néant ſur la Requête.
Attendu même que l'on voit
De tous côtés voler l'exploit,
Que votre dangereux exemple
En abandonnant votre temple,
Pouſſe Vicaire à même ardeur,
Marguillier, Pedagogue, & chœur.
A former auſſi des demandes,
Qui non contens de leurs offrandes,
Veulent du nouveau Pain Beni,
Leur en donnera-t-on? nenny,
Ils iront boire à la Fontaine,
Non de l'eau de notre Hipocrene;
Mais d'une eau qui rafraichira,
Leur grande foif appaiſera
Soit de la Meuſe ou la Moſelle,
Qui bientôt en auront dans l'aile.

Par PHEBUS, *le Capucin.*